

— Monsieur, quand un mariage a été convenu, que des paroles ont été échangées, qu'il a été officiellement annoncé, la retraite du futur porte atteinte à la réputation de la jeune fille, dédaignée, et la famille doit considérer ce fait comme une insulte.

— Voilà bien de l'exagération.

— Pouvez-vous formuler sur ma sœur et sur sa conduite une accusation quelconque ?

— Mademoiselle Caillet est digne de tout mon respect, et j'ai pour elle une amitié sincère.

— Je puis donc dire avec raison que rien ne justifie votre étrange conduite vis-à-vis de ma famille, monsieur, et puisque vous persistez dans votre refus, je le considère comme une injure qui m'est personnelle, et je vous en demande réparation.

— Un duel ! . . . entre nous !

— Oui, monsieur ; dès ce soir, j'aurai l'honneur de vous envoyer mes témoins.

— Vous plaisantez, Gustave ; vous savez bien que nous ne pouvons pas aller ensemble sur le terrain.

— Pourquoi cela, monsieur ?

— Mais n'y aurait-il que les vieilles relations qui existent en nos familles . . .

— L'amitié à laquelle vous faites allusion n'existe plus.

— Je vous assure que vous vous trompez.

— Dites plutôt, monsieur, que vous ne voyez pas en moi un adversaire digne de vous. Est-ce mon âge qui vous rend si dédaigneux ? Avez-vous peur que la vue de votre épée fasse tomber la mienne de mes mains ?

— Je sais que vous avez du cœur, et je vous connais assez pour répondre de votre courage en toute occasion. Mais je vous l'ai dit, un duel entre nous est impossible ; il serait ridicule.

— Je n'accepte pas cette fin de non-recevoir, monsieur ; vous pouvez avoir votre opinion, mais, moi, j'ai une insulte à venger ! Est-ce donc vous qui auriez peur, monsieur Edmond Pierrard ?

— Vous savez bien le contraire, répondit le jeune homme en souriant et toujours très calme. Nous avons fait assez souvent des passes ensemble pour ne pas ignorer que je peux me servir d'une épée.

— Oh ! il y a une différence entre les jeux de l'escrime et un combat sérieux, à poitrine découverte.

— Monsieur Caillet, reprit Edmond d'un ton grave, vous voudriez avoir un duel ; il y a des gens qui prétendent que cela pose et fait une réputation ; je trouve ce jugement parfois absurd. Je ne chercherai pas à vous faire changer d'idées. Mais vous êtes jeune, impétueux, ardent ; soyez tranquille, attendez un peu ; les occasions de vous battre ne vous manqueront point. Si j'avais réellement offensé vous ou une autre personne de votre famille, je comprendrais votre provocation : je ne sais pas si j'accepterais un duel, mais je saurais offrir une réparation proportionnée à l'offense. On ne donne pas suite à des projets de mariage entre mademoiselle votre sœur et moi, c'est vrai. Mais la première personne qui ait le droit de se plaindre, c'est mademoiselle Caillet. L'avez-vous interrogée ? Enfin, se trouve-t-elle offensée ?

— Monsieur, je suis le protecteur et le gardien de la réputation de ma sœur et de la mienne.

— C'est un sentiment élevé que je comprends par-

fairement. Mais voyez mademoiselle votre sœur, monsieur Caillet, causez avec elle, et ensuite revenez me voir. Peut-être alors arriverons à nous entendre.

— C'est-à-dire que vous me traitez comme un enfant ! s'écria Gustave.

— Il n'y a pas bien longtemps que vous n'en êtes plus un, répliqua Edmond en souriant.

— Mais pour vous forcer à vous battre, vous voulez donc que je vous insulte à mon tour ?

— Je ne vous le permettrai pas. Je vous ferai remarquer aussi que nous sommes ici dans une maison étrangère et que nous l'oubliions . . .

— Oh ! Je sais parfaitement où nous sommes.

— Prenez garde de vous tromper, monsieur.

— Nous sommes chez vous et chez votre . . .

— Gustave, n'achevez pas. Sur votre vie, pas un mot de plus !

— Ah ! ah ! fit le jeune Caillet en ricanant, voilà que vous commencez à vous animer ; nous allons donc nous entendre Pourquoi ne parlerais-je pas, s'il vous plaît ? Serait-ce par respect pour la Juliette dont vous êtes le Roméo ?

Edmond devint très pâle et un éclair jaillit de son regard.

— Taisez-vous, taisez-vous donc, dit-il sourdement.

— C'est là qu'elle se cache, n'est-ce pas, derrière cette porte ? continua Gustave en élevant encore la voix. Croyez-vous que je vais me gêner pour elle ? Non. Je veux qu'elle m'entende et qu'elle sache tout le mépris que j'ai pour ses pareilles.

Edmond poussa un cri de colère, saisit Gustave au collet, et, le secouant avec violence :

— Malheureux ! exclama-t-il, tu veux donc que je te brise où t'écrase sous mes pieds comme une bête malfaisante ?

Tout à coup, la porte s'ouvrit et Ernestine parut sur le seuil.

— Que se passe-t-il donc ici ? fit-elle ; pourquoi ces éclats de voix ?

— Ma sœur, ici, dans cette maison ! s'écria Gustave frappé de stupeur.

Et il recula comme à la vue d'un spectre.

— Oui, répondit la jeune fille en marchant lentement vers lui, je suis ici ; et toi, Gustave, qu'y viens-tu-faire ? Tu viens y apporter le trouble et l'injure ! . . C'est moi qui étais derrière cette porte, et qui t'ai entendu . . . Oh ! Gustave, je ne te croyais pas méchant ! . . . Edmond, vous lui pardonnez, n'est-ce pas ?

— Les causes que vous défendez sont gagnées d'avance, répondit le jeune homme.

Madame Duverger et Adrienne entrèrent à leur tour dans le salon.

— Maintenant, Gustave, reprit Ernestine, approche-toi et demande pardon à ta tante et à ta cousine.

— Ma tante, ma cousine . . . répéta-t-il avec une nouvelle surprise.

— Oui, la sœur de notre mère et sa fille, ma chère cousine Adrienne, qui va bientôt devenir la femme de M. Edmond Pierrard, notre ami.

— Ah ! je comprends, s'écria Gustave. Ce que j'ai fait est bien mal !

Il s'approcha, en tremblant et en baissant la tête, de madame Duverger et d'Adrienne, et humblement, avec l'accent du repentir :